Talon Lii 1625

L'ÉCOLE DES MARIS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES EN VERS.

Représentée par les Comédiens Français, le 24 Juin 1661.

Par Mr. MOLIERE.

NAPOLI

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXV.

PERSONNAGES.

SGANARELLE, Frere d'Ariſte.

ARISTE, Frere de Sganarelle.

ISABELLE, Sœur de Léonor.

LÉONOR, Sœur d'Iſabelle.

VALERE, Amant d'Iſabelle.

LISETTE, Suivante de Léonor.

ERGASTE, Valet de Valere.

UN COMMISSAIRE.

UN NOTAIRE.

DEUX LAQUAIS.

La Scène eſt à Paris, dans une Place publique.

L'ÉCOLE DES MARIS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

SGANARELLE, ARISTE.

SGANARELLE.

MOn frere, s'il vous plaît, ne diſcourons point tant,
Et que chacun de nous vive comme il l'entend.
Bien que ſur moi des ans vous ayez l'avantage,
Et ſoyez aſſez vieux pour devoir être ſage,
Je vous dirai pourtant que mes intentions
Sont de ne prendre point de vos corrections;
Que j'ai pour tout conſeil ma fantaiſie à ſuivre,
Et me trouve fort bien de ma façon de vivre.

ARISTE.

Mais chacun la condamne.

SGANARELLE.

Oui, des fous comme vous,
Mon frere.

ARISTE.

Grand merci, le compliment eſt doux.

SGANARELLE.

Je voudrois bien ſavoir, puiſqu'il faut tout entendre,
Ce que ces beaux cenſeurs en moi peuvent reprendre.

ARISTE.

Cette farouche humeur, dont la ſévérité
Fuit toutes les douceurs de la ſociété,
A tous vos procédés inſpire un air bizarre,
Et, juſques à l'habit, vous rend chez vous barbare.

SGANARELLE.

Il eſt vrai qu'à la mode il faut m'aſſujettir,
Et ce n'eſt pas pour moi que je me dois vêtir.
Ne voudriez-vous point par vos belles ſornettes,
Monſieur mon frere aîné, car, Dieu merci, vous l'êtes
D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien céler,
Et cela ne vaut pas la peine d'en parler;
Ne voudriez-vous point, dis-je, ſur ces matieres
De vos jeunes muguets m'inſpirer les manieres,
M'obliger à porter de ces petits chapeaux
Qui laiſſent éventer leurs débiles cerveaux,
Et de ces blonds cheveux, de qui la vaſte enflure
Des viſages humains offuſque la figure?
De ces petits pourpoints ſous les bras ſe perdants,
Et de ces grands collets juſqu'au nombril pendants?
De ces manches qu'à table on voit tâter les ſauſſes,
Et de ces cotillons appellés haut-de-chauſſes?
De ces ſouliers mignons de rubans revêtus,
Qui vous font reſſembler à des pigeons patus?
Et de ces grands canons, où, comme en des entraves,
On met tous les matins ſes deux jambes eſclaves,
Et par qui nous voyons ces Meſſieurs les galants
Marcher écarquillés ainſi que des volants?
Je vous plairois, ſans doute, équipé de la ſorte.
Et je vous vois porter les ſottiſes qu'on porte.

ARISTE.

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut ſe faire regarder.
L'un & l'autre excès choque, & tout homme bien ſage,
Doit faire des habits ainſi que du langage;
N'y rien trop affecter, &, ſans empreſſement,
Suivre ce que l'uſage y fait de changement.
Mon ſentiment n'eſt pas qu'on prenne la méthode
De ceux qu'on voit toujours renchérir ſur la mode;

Et, qui dans cet excès dont ils ſont amoureux,
Seroient fâchés qu'un autre eût été plus loin qu'eux:
Mais je tiens qu'il eſt mal, ſur quoi que l'on ſe fonde,
De fuir obſtinément ce que ſuit tout le monde,
Et qu'il vaut mieux ſouffrir d'être au nombre des fous,
Que du ſage parti ſe voir ſeul contre tous.

SGANARELLE.

Cela ſent ſon vieillard, qui, pour en faire accroire,
Cache ſes cheveux blancs d'une perruque noire.

ARISTE.

C'eſt un étrange fait du ſoin que vous prenez,
A me venir toujours jetter mon âge au nez;
Et qu'il faille qu'en moi ſans ceſſe je vous voie
Blâmer l'ajuſtement, auſſi-bien que la joie:
Comme ſi, condamnée à ne plus rien chérir,
La vieilleſſe devoit ne ſonger qu'à mourir,
Et d'aſſez de laideur n'eſt pas accompagnée,
Sans ſe tenir encor mal-propre & rechignée.

SGANARELLE.

Quoi qu'il en ſoit, je ſuis attaché fortement
A ne démordre point de mon habillement.
Je veux une coëffure en dépit de la mode,
Sous qui toute ma tête ait un abri commode;
Un bon pourpoint bien long, & fermé comme il faut;
Qui, pour bien digérer tienne l'eſtomac chaud;
Un haut-de-chauſſes fait juſtement pour ma cuiſſe,
Des ſouliers où mes pieds ne ſoient point au ſupplice,
Ainſi qu'en ont uſé ſagement nos Aïeux:
Et qui me trouve mal, n'a qu'à fermer les yeux.

SCÈNE II.

LÉONOR, ISABELLE, LISETTE, ARISTE & SGANARELLE *parlant bas ſur le devant du Théâtre, ſans être apperçus.*

LÉONOR *à Iſabelle.*

JE me charge de tout, en cas que l'on vous gronde.

LISETTE *à Iſabelle.*

Toujours dans une chambre à ne point voir le monde ?

ISABELLE.

Il eſt ainſi bâti.

LÉONOR.

Je vous en plains, ma ſœur.

LISETTE *à Léonor.*

Bien vous prend que ſon frere ait toute une autre humeur,
Madame, & le deſtin vous fut bien favorable,
En vous faiſant tomber aux mains d'un raiſonnable.

ISABELLE.

C'eſt un miracle encor qu'il ne m'ait aujourd'hui
Enfermée à la clef, ou menée avec lui.

LISETTE.

Ma foi, je l'enverrois au diable avec ſa fraiſe,
Et....

SGANARELLE *heurté par Liſette.*

Où donc allez-vous, qu'il ne vous en déplaiſe ?

LÉONOR.

Nous ne ſavons encore, & je preſſois ma ſœur
De venir du beau temps reſpirer la douceur :
Mais....

SGANARELLE *à Léonor.*

Pour vous, vous pouvez aller où bon vous ſemble,
(*montrant Liſette.*)
Vous n'avez qu'à courir, vous voilà deux enſemble,
(*à Iſabelle.*)
Mais vous, je vous défends, s'il vous plaît, de ſortir.

ARISTE.

Ah, laiſſez-les, mon frere, aller ſe divertir.

SGANARELLE.

Je ſuis votre valet, mon frere.

ARISTE.

La jeuneſſe
Veut...

SGANARELLE.

La jeuneſſe eſt ſotte, & par fois la vieilleſſe.

ARISTE.

Croyez-vous qu'elle eſt mal d'être avec Léonor ?

SGANARELLE.

Non pas ; mais avec moi je la crois mieux encor.

ARISTE.

Mais...

SGANARELLE.

Mais ſes actions de moi doivent dépendre ;
Et je ſais l'intérêt enfin que j'y dois prendre.

ARISTE.

A celles de ſa ſœur ai-je un moindre intérêt ?

SGANARELLE.

Mon Dieu, chacun raiſonne, & fait comme il lui plaît.
Elles ſont ſans parents, & notre ami leur pere,
Nous commit leur conduite à ſon heure derniere ;
Et nous chargeant tous deux, ou de les épouſer,
Ou, ſur notre refus, un jour d'en diſpoſer,
Sur elles, par contrat, nous fut, dès leur enfance,
Et de pere & d'époux donner pleine puiſſance :
D'élever celle-là vous prîtes le ſouci,
Et moi, je me chargeai du ſoin de celle-ci ;
Selon vos volontés vous gouvernez la vôtre,
Laiſſez-moi, je vous prie, à mon gré régir l'autre.

ARISTE.

Il me ſemble...

SGANARELLE.

Il me ſemble, & je le dis tout haut ;
Que ſur un tel ſujet c'eſt parler comme il faut.
Vous ſouffrez que la vôtre aille leſte & pimpante,
Je le veux bien : qu'elle ait & Laquais & Suivante,
J'y conſens : qu'elle coure, aime l'oiſiveté,
Et ſoit des Damoiſeaux flairée en liberté,
J'en ſuis fort ſatisfait : mais j'entends que la mienne
Vive à ma fantaiſie, & non pas à la ſienne ;
Que d'une ſerge honnête elle ait ſon vêtement,
Et ne porte le noir qu'aux bons jours ſeulement ;
Qu'enfermée au logis en perſonne bien ſage,
Elle s'applique toute aux choſes du ménage,
A recoudre mon linge aux heures de loiſir,
Ou bien à tricotter quelques bas par plaiſir ;

Qu'aux diſcours des muguets elle ferme l'oreille,
Et ne ſorte jamais ſans avoir qui la veille.
Enfin la chair eſt foible, & j'entends tous les bruits :
Je ne veux point porter de cornes, ſi je puis ;
Et, comme à m'épouſer ſa fortune l'appelle,
Je prétends, corps pour corps, pouvoir répondre d'elle.

ISABELLE.

Vous n'avez pas ſujet, que je crois...

SGANARELLE.

Taiſez-vous.
Je vous apprendrai bien, s'il faut ſortir ſans nous.

LÉONOR.

Quoi donc, Monſieur ?

SGANARELLE.

Mon Dieu, Madame, ſans langage ;
Je ne vous parle pas, car vous êtes trop ſage.

LÉONOR.

Voyez-vous Iſabelle avec nous à regret ?

SGANARELLE.

Oui, vous me la gâtez, puiſqu'il faut parler net.
Vos viſites ici ne font que me déplaire,
Et vous m'obligerez de ne nous en plus faire.

LÉONOR.

Voulez-vous que mon cœur vous parle net auſſi ?
J'ignore de quel œil elle voit tout ceci :
Mais je ſçais ce qu'en moi feroit la défiance ;
Et, quoiqu'un même ſang nous ait donné naiſſance ;
Nous ſommes bien peu ſœurs, s'il faut que chaque jour
Vos manieres d'agir lui donnent de l'amour.

LISETTE.

En effet, tous ces ſoins ſont des choſes infames.
Sommes-nous chez les Turcs, pour renfermer les femmes ?
Car on dit qu'on les tient eſclaves en ce lieu,
Et que c'eſt pour cela qu'ils ſont maudits de Dieu.
Notre honneur eſt, Monſieur, bien ſujet à foibleſſe ;
S'il faut qu'il ait beſoin qu'on le garde ſans ceſſe.
Penſez-vous, après tout, que ces précautions
Servent de quelque obſtacle à nos intentions ;
Et, quand nous nous mettons quelque choſe à la tête ;

Que l'homme le plus fin ne ſoit pas une bête ?
Toutes ces gardes-là ſont viſions de fous ;
Le plus sûr eſt, ma foi, de ſe fier en nous ;
Qui nous gêne, ſe met en un péril extrême,
Et toujours notre honneur veut ſe garder lui-même.
C'eſt nous inſpirer preſque un deſir de pécher,
Que montrer tant de ſoins de nous en empêcher ;
Et ſi par un mari je me voyois contrainte,
J'aurois fort grande pente à confirmer ſa crainte.

SGANARELLE *à Ariſte.*

Voilà, beau Précepteur, votre éducation :
Et vous ſouffrez cela ſans nulle émotion ?

ARISTE.

Mon frere, ſon diſcours ne doit que faire rire ;
Elle a quelque raiſon en ce qu'elle veut dire.
Leur ſexe aime à jouir d'un peu de liberté ;
On le retient fort mal par tant d'auſtérité ;
Et les ſoins défiants, les verroux & les grilles
Ne ſont pas la vertu des femmes ni des filles :
C'eſt l'honneur qui les doit tenir dans le devoir ;
Non la ſévérité que nous leur faiſons voir.
C'eſt une étrange choſe, à vous parler ſans feinte ;
Qu'une femme qui n'eſt ſage que par contrainte.
En vain ſur tous ſes pas nous prétendons régner,
Je trouve que le cœur eſt ce qu'il faut gagner :
Et je ne tiendrois, moi, quelque ſoin qu'on ſe donne ;
Mon honneur guere sûre aux mains d'une perſonne,
A qui, dans les deſirs qui pourroient l'aſſaillir,
Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir.

SGANARELLE.

Chanſons que tout cela.

ARISTE.

Soit ; mais je tiens ſans ceſſe
Qu'il nous faut en riant inſtruire la jeuneſſe,
Reprendre ſes défauts avce grande douceur,
Et du nom de vertu ne lui point faire peur,
Mes ſoins pour Léonor ont ſuivi ces maximes ;
Des moindres libertés je n'ai point fait des crimes ;
A ſes jeunes deſirs j'ai toujours conſenti,
Et je ne m'en ſuis point, grace au Ciel, repenti.
J'ai ſouffert qu'elle ait vu les belles compagnies,

Les divertiſſements, les Bals, les Comédies ;
Ce ſont, choſes pour moi, que je tiens de tout temps
Fort propres à former l'eſprit des jeunes gens ;
Et l'école du monde, en l'air dont il faut vivre,
Inſtruit mieux à mon gré que ne fait aucun Livre.
Elle aime à dépenſer en habits, linge & nœuds,
Que voulez-vous ? Je tâche à conter ſes vœux ;
Et ce ſont des plaiſirs qu'on peut dans nos familles,
Lorſque l'on a du bien, permettre aux jeunes filles.
Un ordre paternel l'oblige à m'épouſer ;
Mais mon deſſein n'eſt pas de la tyranniſer.
Je ſais bien que nos ans ne ſe rapportent guere,
Et je laiſſe à ſon choix liberté toute entiere.
Si quatre mille écus de rente bien venants,
Une grande tendreſſe & des ſoins complaiſants
Peuvent, à ſon avis, pour un tel mariage,
Réparer entre nous l'inégalité d'âge,
Elle peut m'épouſer : ſinon, choiſir ailleurs.
Je conſens que ſans moi ſes deſtins ſoient meilleurs ;
Et j'aime mieux la voir ſous un autre hyménée,
Que ſi contre ſon gré ſa main m'étoit donnée.

SGANARELLE.

Hé, qu'il eſt doucereux, c'eſt tout ſucre & tout miel !

ARISTE.

Enfin, c'eſt mon humeur, & j'en rends grace au Ciel.
Je ne ſuivrois jamais ces maximes ſéveres
Qui font que les enfants comptent les jours des peres.

SGANARELLE.

Mais ce qu'en la jeuneſſe on prend de liberté,
Ne ſe retranche pas avec facilité,
Et tous ſes ſentiments ſuivront mal votre envie,
Quad il faudra changer ſa maniere de vie.

ARISTE.

Et pourquoi la changer ?

SGANARELLE.

Pourquoi ?

ARISTE.

Oui.

SGANARELLE.

Je ne ſais.

ARISTE.

Y voit-on quelque choſe où l'honneur ſoit bleſſé ?

SGANARELLE.

Quoi ! Si vous l'épouſez, elle pourra prétendre
Les mêmes libertés que fille on lui voit prendre ?

ARISTE.

Pourquoi non ?

SGANARELLE.

Vos deſirs lui ſeront complaiſants ;
Juſques à lui laiſſer & mouches & rubans ?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

A lui ſouffrir, en cervelle troublée ;
De courir tous les Bals & les lieux d'aſſemblée ?

ARISTE.

Oui vraiment.

SGANARELLE.

Et chez vous iront les Damoiſeaux ?

ARISTE.

Et quoi donc ?

SGANARELLE.

Qui joueront, & donneront cadeaux ?

ARISTE.

D'accord.

SGANARELLE.

Et votre femme entendra les fleurettes ?

ARISTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Et vous verrez ces viſites muguettes,
D'un œil à témoigner de n'en être point ſaoul ?

ARISTE.

Cela s'entend.

SGANARELLE.

Allez, vous êtes un vieux fou.
(*à Iſabelle.*)
Rentrez pour n'ouir point cette pratique infame.

SCÈNE III.

ARISTE, SGANARELLE, LEONOR, LISETTE.

ARISTE.

JE veux m'abandonner à la foi de ma femme;
Et prétends toujours vivre ainſi que j'ai vécu.

SGANARELLE.

Que j'aurai de plaiſir quand il ſera cocu!

ARISTE.

J'ignore pour quel ſort mon aſtre m'a fait naître;
Mais je ſais que pour vous, ſi vous manquez de l'être,
On ne vous en doit point imputer le défaut:
Car vos ſoins pour cela font bien tout ce qu'il faut.

SGANARELLE.

Riez donc, beau rieur. Oh, que cela doit plaire,
De voir un goguenard preſque ſexagénaire!

LÉONOR.

Du ſort dont vous parlez je le garantis, moi,
S'il faut que par l'hymen il reçoive ma foi:
Il s'en peut aſſurer; mais ſachez que mon ame
Ne répondroit de rien, ſi j'étois votre femme.

LISETTE.

C'eſt conſcience à ceux qui s'aſſurent en nous;
Mais c'eſt pain béni, certe, à des gens comme vous.

SGANARELLE.

Allez, langue maudite, & des plus mal appriſes.

ARISTE.

Vous vous êtes mon frere, attiré ces ſottiſes.
Adieu. Changez d'humeur, & ſoyez averti
Que renfermer ſa femme eſt un mauvais parti;
Je ſuis votre valet.

SGANARELLE.

Je ne ſuis pas le vôtre.

SCÈNE IV.

SGANARELLE, *ſeul.*

OH, que les voilà bien tous formés l'un pour l'autre!
Qu'elle belle famille! Un vieillard inſenſé
Qui fait le dameret dans un corps tout caſſé,
Une fille maîtreſſe & coquette ſuprême,
Des valets impudents: non, la ſageſſe même
N'en viendroit pas à bout, perdroit ſens & raiſon
A vouloir corriger une telle maiſon.
Iſabelle pourroit perdre dans ces hantiſes
Les ſemences d'honneur qu'avec nous elle a priſes;
Et pour l'en empêcher, dans peu nous prétendons
Lui faire aller revoir nos choux & nos dindons.

SCÈNE V.

VALERE, SGANARELLE, ERGASTE.

VALERE *dans le fond du Théâtre.*

ERgaſte, le voilà cet argus que j'abhorre,
Le ſévere Tuteur de celle que j'adore.

SGANARELLE *ſe croyant ſeul.*

N'eſt-ce pas quelque choſe enfin de ſurprenant;
Que la corruption des mœurs de maintenant?

VALERE.

Je voudrois l'accoſter, s'il eſt en ma puiſſance;
Et tâcher de lier avec lui connoiſſance.

SGANARELLE *ſe croyant ſeul.*

Au-lieu de voir régner cette ſévérité
Qui compoſoit ſi bien l'ancienne honnêteté,
La jeuneſſe en ces lieux, libertine, abſolue,
Ne prend...

(*Valere ſalue Sganarelle de loin.*)

VALERE.

Il ne voit pas que c'eſt lui qu'on ſalue ;

ERGASTE.

Son mauvais œil peut-être eſt de ce côté-ci.
Paſſons du côté droit.

SGANARELLE *ſe croyant ſeul.*

Il faut ſortir d'ici.
Le ſéjour de la Ville en moi ne peut produire
Que des...

VALERE *en s'approchant peu-à-peu.*

Il faut chez lui tâcher de m'introduire !

SGANARELLE *entendant quelque bruit.*

Hé, j'ai cru qu'on parloit.
(*ſe croyant ſeul.*)
Aux champs, graces aux Cieux,
Les ſottiſes du temps ne bleſſent point mes yeux.

ERGASTE *à Valere.*

Abordez-le.

SGANARELLE *entendant encore du bruit.*

Plaît-il ?
(*n'entendant plus rien.*)
Les oreilles me cornent.
(*ſe croyant ſeul.*)
Là, tous les paſſe-temps de nos filles ſe bornent.
(*Il apperçoit Valere qui le ſalue.*)
Eſt-ce à nous ?

ERGASTE *à Valere.*

Approchez.

SGANARELLE *ſans prendre garde à Valere.*

Là nul godelureau
(*Valere le ſalue encore.*)
Ne vient... Que diable...
(*Il ſe retourne & voit Ergaſte qui le ſalue de l'autre côté.*)
Encor ? Que de coups de chapeau !

VALERE.

Monſieur, un tel abord vous interrompt peut-être.

SGANARELLE.

Cela ſe peut.

VALERE.

Mais quoi ! L'honneur de vous connoître
M'eſt un ſi grand bonheur, m'eſt un ſi doux plaiſir,
Que de vous ſaluer j'avois un grand deſir.

SGANARELLE.

Soit.

VALERE.

Et de vous venir, mais ſans nul artifice ;
Aſſurer que je ſuis tout à votre ſervice.

SGANARELLE.

Je le crois.

VALERE.

J'ai le bien d'être de vos voiſins ;
Et j'en dois rendre grace à mes heureux deſtins.

SGANARELLE.

C'eſt bien fait.

VALERE.

Mais, Monſieur, ſavez-vous les nouvelles
Que l'on dit à la Cour, & qu'on tient pour fidelles ?

SGANARELLE.

Que m'importe ?

VALERE.

Il eſt vrai ; mais pour les nouveautés ;
On peut avoir par fois des curioſités.
Vous irez voir, Monſieur, cette magnificence.
Que de notre Dauphin prépare la naiſſance ?

SGANARELLE.

Si je veux.

VALERE.

Avouons que Paris nous fait part
De cent plaiſirs charmants qu'on n'a point autre part :
Les Provinces auprès ſont des lieux ſolitaires.
A quoi donc paſſez-vous le temps ?

SGANARELLE.

A mes affaires.

VALERE.

L'eſprit veut du relâche, & ſuccombe par fois
Par trop d'attachement aux ſérieux emplois.
Que faites-vous les ſoirs avant qu'on ſe retire ?

SGANARELLE.

Ce qui me plaît.

VALERE.

Sans doute : on ne peut pas mieux dire ;
Cette réponſe eſt juſte, & le bon ſens paroît
A ne vouloir jamais faire que ce qui plaît.
Si je ne vous croyois l'ame trop occupée,
J'irois par fois chez vous paſſer l'après-ſoupée.

SGANARELLE.

Serviteur.

SCÈNE VI.

VALERE, ERGASTE.

VALERE.

QUe dis-tu de ce bizarre fou ?

ERGASTE.

Il a le repart bruſque, & l'accueil loup-garou.

VALERE.

Ah ! j'enrage !

ERGASTE.

Et de quoi !

VALERE.

De quoi ! C'eſt que j'enrage
De voir celle que j'aime au pouvoir d'un Sauvage,
D'un dragon ſurveillant, dont la ſévérité
Ne lui laiſſe jouir d'aucune liberté.

ERGASTE.

C'eſt ce qui fait pour vous ; & ſur ces conſéquences ;
Votre amour doit fonder de grandes eſpérances.
Apprenez, pour avoir votre eſprit affermi,
Qu'une femme qu'on garde eſt gagnée à demi,
Et que les noirs chagrins des maris ou des peres ;
Ont toujours du galant avancé les affaires.
Je coquette fort peu, c'eſt mon moindre talent,
Et de profeſſion je ne ſuis point galant :
Mais j'en ai ſervi vingt de ces chercheurs de proie,

Qui diſoient fort ſouvent que leur plus grande joie
Etoit de rencontrer de ces maris fâcheux,
Qui jamais ſans gronder ne reviennent chez eux;
De ces brutaux fieffés, qui, ſans raiſon ni ſuite,
De leurs femmes en tout contrôlent la conduite,
Et, du nom de mari fiérement ſe parants,
Leur rompent en viſiere aux yeux des ſoupirants.
On en fait, diſent-ils, prendre ſes avantages;
Et l'aigreur de la Dame à ces ſortes d'outrages,
Dont la plaint doucement le complaiſant témoin,
Eſt un champ à pouſſer les choſes aſſez loin:
En un mot, ce vous eſt une attente aſſez belle,
Que la ſévérité du Tuteur d'Iſabelle.

VALERE.

Mais depuis quatre mois que je l'aime ardemment;
Je n'ai pour lui parler pu trouver un moment.

ERGASTE.

L'amour rend inventif; mais vous ne l'êtes guere;
Et ſi j'avois été....

VALERE.

Mais qu'aurois-tu pu faire
Puiſque ſans ce brutal on ne la voit jamais;
Et qu'il n'eſt là-dedans ſervantes ni valets
Dont, par l'appât flatteur de quelque récompenſe,
Je puiſſe pour mes feux ménager l'aſſiſtance?

ERGASTE.

Elle ne ſait donc pas encor que vous l'aimez?

VALERE.

C'eſt un point dont mes vœux ne ſont pas informés.
Par-tout où ce farouche a conduit cette belle
Elle m'a toujours vu comme une ombre après elle,
Et mes regards aux ſiens ont tâché chaque jour
De pouvoir expliquer l'excès de mon amour.
Mes yeux ont fort parlé; mais qui me peut apprendre
Si leur langage enfin a pu ſe faire entendre?

ERGASTE.

Ce langage, il eſt vrai, peut être obſcur par fois,
S'il n'a pour truchement l'écriture ou la voix.

VALERE.

Que faire pour ſortir de cette peine extrême,
Et ſavoir ſi la belle a connu que je l'aime ?
Dis-m'en quelque moyen.

ERGASTE.

C'eſt ce qu'il faut trouver ;
Entrons un peu chez vous afin d'y mieux rêver.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIERE.

ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE *à part.*

VA, je ſais la maiſon, & connois la perſonne
Aux marques ſeulement que ta bouche me donne.

ISABELLE *à part.*

O Ciel, ſois-moi propice, & ſeconde en ce jour
Le ſtratagême adroit d'un innocent amour.

SGANARELLE.

Dis-tu pas qu'on t'a dit qu'il s'appelle Valere ?

ISABELLE.

Oui.

SGANARELLE.

Va, ſois en repos, rentre & me laiſſe faire ;
Je vais parler ſur l'heure à ce jeune étourdi.

ISABELLE *en s'en allant.*

Je fais, pour une fille, un projet bien hardi ;
Mais l'injuſte rigueur dont envers moi l'on uſe,
Dans tout eſprit bien fait me ſervira d'excuſe.

SCÈNE II.

SGANARELLE, *ſeul.*

(Il frappe á ſa porte, croyant que c'eſt celle de Valere.)

NE perdons point de temps : c'eſt ici. Qui va là ?
Bon, je rêve. Holà, dis-je, holà, quelqu'un, holà.
Je ne m'étonne pas, après cette lumiere,
S'il y venoit tantôt de ſi douce maniere :
Mais je veux me hâter ; & de ſon fol eſpoir . . .

SCÈNE III.

VALERE, SGANARELLE, ERGASTE.

SGANARELLE *à Ergaſte qui eſt ſorti bruſquement.*

PEſte ſoit du gros bœuf, qui, pour me faire cheoir,
Se vient devant mes pas planter comme une perche.

VALERE.

Monſieur, j'ai du regret . . .

SGANARELLE.

Ah, c'eſt vous que je cherche.

VALERE.

Moi, Monſieur ?

SGANARELLE.

Vous. Valere eſt-il pas votre nom ?

VALERE.

Oui.

SGANARELLE.

Je viens vous parler, ſi vous le trouvez bon.

VALERE.

Puis-je être aſſez heureux pour vous rendre ſervice ?

SGANARELLE.

Non. Mais je prétends, moi, vous rendre un bon office ;

Et c'eſt ce qui chez vous prend droit de m'amener.

VALERE.

Chez moi, Monſieur?

SGANARELLE.

Chez vous. Faut-il tant s'étonner?

VALERE.

J'en ai bien du ſujet, & mon ame ravie
De l'honneur...

SGANARELLE.

Laiſſons-là cet honneur, je vous prie.

VALERE.

Voulez-vous pas entrer?

SGANARELLE.

Il n'en eſt pas beſoin.

VALERE.

Monſieur, de grace.

SGANARELLE.

Non, je n'irai pas plus loin.

VALERE.

Tant que vous ſerez là, je ne puis vous entendre.

SGANARELLE.

Moi, je n'en veux bouger.

VALERE.

Hé bien, il faut ſe rendre:
Vîte, puiſque Monſieur à cela ſe réſout,
Donnez un ſiege ici.

SGANARELLE.

Je veux parler debout.

VALERE.

Vous ſouffrir de la ſorte?

SGANARELLE.

Ah, contrainte effroyable?

VALERE.

Cette incivilité ſeroit trop condamnable.

SGANARELLE.

Ç'en eſt une que rien ne ſauroit égaler,
De n'ouïr pas les gens qui veulent nous parler.

VALERE.

Je vous obéis donc.

SGANARELLE.

Vous ne ſauriez mieux faire.
(Ils ſont de grandes cérémonies pour ſe couvrir.)
Tant de cérémonie eſt fort peu néceſſaire.
Voulez-vous mécouter ?

VALERE.

Sans doute, & de grand cœur.

SGANARELLE.

Savez-vous, dites-moi, que je ſuis le Tuteur
D'une fille aſſez jeune, & paſſablement belle,
Qui loge en ce quartier, & qu'on nomme Iſabelle ?

VALERE.

Oui.

SGANARELLE.

Si vous le ſavez, je ne vous l'apprends pas.
Mais ſavez-vous auſſi, lui trouvant des appas,
Qu'autrement qu'en Tuteur ſa perſonne me touche ?
Et qu'elle eſt deſtinée à l'honneur de ma couche ?

VALERE.

Non.

SGANARELLE.

Je vous l'apprends donc ; & qu'il eſt à propos
Que vos feux, s'il vous plaît, la laiſſent en repos.

VALERE.

Qui ? Moi, Monſieur ?

SGANARELLE.

Oui, vous. Mettons bas toute feinte.

VALERE.

Qui vous a dit que j'ai pour elle l'ame atteinte ?

SGANARELLE.

Des gens à qui l'on peut donner quelque crédit.

VALERE.

Mais encore ?

SGANARELLE.

Elle-même.

VALERE.

Elle ?

SGANARELLE.

Elle. Eſt-ce aſſez dit ?
Comme une fille honnête, & qui m'aime d'enfance.
Elle vient de m'en faire entiere confidence ;
Et, de plus, m'a chargé de vous donner avis
Que, depuis que par vous tous ſes pas ſont ſuivis,
Son cœur, qu'avec excès votre pourſuite outrage,
N'a que trop de vos yeux entendu le langage ;
Que vos ſecrets deſirs lui ſont aſſez connus,
Et que c'eſt vous donner des ſoucis ſuperflus
De vouloir davantage expliquer une flamme
Qui choque l'amitié que me garde ſon ame.

VALERE.

C'eſt elle, dites-vous, qui de ſa part vous fait...

SGANARELLE.

Oui, vous venir donner cet avis franc & net :
Et qu'ayant vu l'ardeur dont votre ame eſt bleſſée,
Elle vous eût plutôt fait ſavoir ſa penſée,
Si ſon cœur avoit eu, dans ſon émotion,
A qui pouvoir donner cette commiſſion ;
Mais qu'enfin la douleur d'une contrainte extrême
L'a réduite à vouloir ſe ſervir de moi-même
Pour vous rendre averti, comme je vous ai dit,
Qu'a tout autre que moi ſon cœur eſt interdit,
Que vous avez aſſez joué de la prunelle,
Et que, ſi vous avez tant ſoit peu de cervelle,
Vous prendrez d'autres ſoins. Adieu, juſqu'au revoir.
Voilà ce que j'avois à vous faire ſavoir.

VALERE *bas.*

Ergaſte, que dis-tu d'une telle aventure ?

SGANARELLE *bas à part.*

Le voilà bien ſurpris ?

ERGASTE *bas à Valere.*

Selon ma conjecture,
Je tiens qu'elle n'a rien de déplaiſant pour vous ;
Qu'un myſtere aſſez fin eſt caché là-deſſous,

Et qu'enfin cet avis n'eſt pas d'un perſonne
Qui veuille voir ceſſer l'amour qu'elle vous donne.

SGANARELLE *à part.*

Il en tient comme il faut.

VALERE *bas à Ergaſte.*

Tu crois myſtérieux...

ERGASTE *bas.*

Oui... mais il nous obſerve, ôtons-nous de ſes yeux.

SCÈNE IV.

SGANARELLE, *ſeul.*

QUe ſa confuſion paroît ſur ſon viſage!
Il ne s'attendoit pas, ſans doute, à ce meſſage.
Appellons Iſabelle, elle montre le fruit
Que l'éducation dans une ame produit.
La vertu fait ſes ſoins, & ſon cœur s'y conſomme.
Juſques à s'offenſer des ſeuls regards d'un homme.

SCÈNE V.

ISABELLE, SGANARELLE.

ISABELLE *bas en entrant.*

J'Ai peur que mon Amant, plein de ſa paſſion,
N'ait pas de mon avis compris l'intention;
Et j'en veux, dans les fers où je ſuis priſonniere,
Hazarder un qui parle avec plus de lumiere.

SGANARELLE.

Me voilà de retour.

ISABELLE.

Hé bien!

SGANARELLE.

Un plein effet
A ſuivi tes diſcours, & ton homme a ſon fait.

Il me vouloit nier que ſon cœur fût malade :
Mais, lorſque de ta part j'ai marqué l'ambaſſade,
Il eſt reſté d'abord & muet & confus,
Et je ne penſe pas qu'il y revienne plus.

ISABELLE.

Ah, que me dites-vous ? J'ai bien peur du contraire ;
Et qu'il ne nous prépare encore plus d'une affaire.

SGANARELLE.

Et ſur quoi fondes-tu cette peur que tu dis ?

ISABELLE.

Vous n'avez pas été plutôt hors du logis,
Qu'ayant, pour prendre l'air, la tête à ma fenêtre,
J'ai vu dans ce détour un jeune homme paroître,
Qui d'abord, de la part de cet impertinent,
Eſt venu me donner un bon jour ſurprenant,
Et m'a droit dans ma chambre, une boîte jettée,
Qui renferme une Lettre en poulet cachetée.
J'ai voulu ſans tarder lui rejetter le tout ;
Mais ſes pas de la rue avoient gagné le bout.
Et je m'en ſens le cœur tout gros de fâcherie.

SGANARELLE.

Voyez un peu la ruſe & la friponnerie !

ISABELLE.

Il eſt de mon devoir de faire promptement
Reporter boîte & lettre à ce maudit Amant ;
Et j'aurois pour cela beſoin d'une perſonne...
Car, d'oſer à vous-même....

SGANARELLE.

Au contraire, mignonne ;
C'eſt me faire mieux voir ton amour & ta foi,
Et mon cœur avec joie accepte cet emploi ;
Tu m'obliges par-là plus que je ne puis dire.

ISABELLE.

Tenez donc.

SGANARELLE.

Bon. Voyons ce qu'il a pu t'écrire.

ISABELLE.

Ah, Ciel, gardez-vous bien de l'ouvrir !

SGANARELLE.

Et pourquoi ?

ISABELLE.

Lui voulez-vous donner à croire que c'eſt moi ?
Une fille d'honneur doit toujours ſe défendre
De lire les Billets qu'un homme lui fait rendre.
La curioſité, qu'on fait lors éclater,
Marque un ſecret plaiſir de s'en ouir conter ;
Et je trouve à propos que, toute cachetée,
Cette Lettre lui ſoit promptement reportée,
Afin que d'autant mieux il connoiſſe aujourd'hui
Le mépris éclatant que mon cœur fait de lui,
Que ſes feux déſormais perdent toute eſpérance,
Et n'entreprennent plus pareille extravagance.

SGANARELLE.

Certes, elle a raiſon lorſqu'elle parle ainſi.
Va, ta vertu me charme, & ta prudence auſſi ;
Je vois que mes leçons ont germé dans ton ame ;
Et tu te montres digne enfin d'être ma femme.

ISABELLE.

Je ne veux pas pourtant gêner votre deſir.
La Lettre eſt dans vos mains, & vous pouvez l'ouvrir.

SGANARELLE.

Non, je n'ai garde ; hélas, tes raiſons ſont trop bonnes !
Et je vais m'acquitter du ſoin que tu me donnes ;
A quatre pas de là dire enſuite deux mots,
Et revenir ici te remettre en repos.

SCÈNE VI.

SGANARELLE, *ſeul.*

DAns quel raviſſement eſt-ce que mon cœur nage ;
Lorſque je vois en elle une fille ſi ſage !
C'eſt un tréſor d'honneur que j'ai dans ma maiſon.
Prendre un regard d'amour pour une trahiſon,
Recevoir un poulet comme une injure extrême,
Et le faire au galant reporter par moi-même !
Je voudrois bien ſavoir, en voyant tout ceci,
Si celle de mon frere en uſeroit ainſi.
Ma foi, les filles ſont ce que l'on les fait être.
Holà. (*Il frappe à la porte de Valere.*)

SCÈNE VII.

SGANARELLE, ERGASTE.

ERGASTE.

QU'eſt-ce ?

SGANARELLE.

Tenez, dites à votre Maître
Qu'il ne s'ingere pas d'oſer écrire encor
Des Lettres qu'il envoie avec des boîtes d'or,
Et qu'Iſabelle en eſt puiſſamment irritée.
Voyez, on ne l'a pas au moins décachetée;
Il connoîtra l'état que l'on fait de ſes feux,
Et quel heureux ſuccès il doit eſpérer d'eux.

SCÈNE VIII.

VALERE, ERGASTE.

VALERE.

QUe vient de te donner cette farouche bête!

ERGASTE.

Cette Lettre, Monſieur, qu'avecque cette boîte,
On prétend qu'ait reçue Iſabelle de vous,
Et dont elle eſt, dit-il, en un fort grand courroux;
C'eſt ſans vouloir l'ouvrir qu'elle vous la fait rendre.
Liſez vîte, & voyons ſi je me puis méprendre.

VALERE *lit.*

Cette Lettre vous ſurprendra ſans doute, & l'on peut trouver bien hardi pour moi, & le deſſein de vous l'écrire, & la maniere de vous la faire tenir; mais je me vois dans un état à ne plus garder de meſures. La juſte horreur d'un mariage dont je ſuis menacée dans ſix jours, me fait haſarder toutes choſes; &, dans la réſolution de m'en affranchir par quelque voie que ce ſoit, j'ai cru que je devois plutôt vous choiſir que le déſeſpoir. Ne croyez pas pourtant que vous

ſoyiez redevable de tout à ma mauvaiſe deſtinée : ce n'eſt pas la contrainte où je me trouve, qui a fait naître les ſentiments que j'ai pour vous ; mais c'eſt elle qui en précipite le témoignage, & qui me fait paſſer ſur des formalités où la bienſéance du ſexe oblige. Il ne tiendra qu'à vous que je ſois à vous bientôt, & j'attends ſeulement que vous m'ayiez marqué les intentions de votre amour, pour vous faire ſavoir la réſolution que j'ai priſe : mais ſur-tout, ſongez que le temps preſſe, & que deux cœurs qui s'aiment doivent s'entendre à demi-mot.

ERGASTE.

Hé bien, Monſieur, le tour eſt-il d'original ?
Pour une jeune fille elle n'en ſait pas mal ;
De ces ruſes d'amour la croiroit-on capable ?

VALERE.

Ah, je la trouve là tout-à-fait adorable !
Ce trait de ſon eſprit & de ſon amitié
Accroît pour elle encore mon amour de moitié ;
Et joint aux ſentiments que ſa beauté m'inſpire...

ERGASTE.

La dupe vient, ſongez à ce qu'il vous faut dire.

SCÈNE IX.

SGANARELLE, VALERE, ERGASTE.

SGANARELLE *ſe croyant ſeul.*

O Trois & quatre fois béni ſoit cet Édit
Par qui des vêtements le luxe eſt interdit ?
Les peines des maris ne ſeront plus ſi grandes,
Et les femmes auront un frein à leurs demandes.
Oh, que je ſais au Roi bon gré de ces décris !
Et que, pour le repos de ces mêmes maris,
Je voudrois bien qu'on fit de la coquetterie,
Comme de la guipure & de la broderie !
J'ai voulu l'acheter l'Édit expreſſément,
Afin que d'Iſabelle il ſoit lu hautement ;
Et ce ſera tantôt, n'étant plus occupée,

Le divertiſſement de notre après-ſoupée.

(*Appercevant Valere.*)

Enverrez-vous encor, Monſieur aux blonds cheveux,
Avec des boîtes d'or des billets amoureux?
Vous penſiez bien trouver quelque jeune coquette,
Friande de l'intrigue, & tendre à la fleurette?
Vous voyez de quel air on reçoit vos joyaux?
Croyez-moi, c'eſt tirer votre poudre aux moineaux.
Elle eſt ſage, elle m'aime, & votre amour l'outrage;
Prenez viſée ailleurs, & trouſſez-moi bagage.

VALERE.

Oui, oui, votre mérite, à qui chacun ſe rend,
Eſt à mes vœux, Monſieur, un obſtacle trop grand;
Et c'eſt folie à moi, dans mon ardeur fidelle,
De prétendre avec vous à l'amour d'Iſabelle.

SGANARELLE.

Il eſt vrai, c'eſt folie.

VALERE.

Auſſi n'aurois-je pas
Abandonné mon cœur à ſuivre ſes appas,
Si j'avois pu prévoir que ce cœur miſérable
Dût trouver un rival comme vous redoutable.

SGANARELLE.

Je le crois.

VALERE.

Je n'ai garde à préſent d'eſpérer;
Je vous cede, Monſieur, & c'eſt ſans murmurer.

SGANARELLE.

Vous faites bien.

VALERE.

Le droit de la ſorte l'ordonne;
Et de tant de vertus brille votre perſonne,
Que j'aurois tort de voir d'un regard de courroux
Les tendres ſentiments qu'Iſabelle a pour vous.

SGANARELLE.

Cela s'entend.

VALERE.

Oui, oui, je vous quitte la place:
Mais je vous prie au moins, & c'eſt la ſeule grace,
Monſieur, que vous demande un miſérable Amant,

Dont vous ſeul aujourd'hui cauſez tout le tourment ;
Je vous conjure donc d'aſſurer Iſabelle
Que, ſi depuis trois mois mon cœur brûle pour elle,
Cet amour eſt ſans tache, & n'a jamais penſé
A rien dont ſon honneur ait lieu d'être offenſé.

SGANARELLE.

Oui.

VALERE.

Que, ne dépendant que du choix de mon ame,
Tous mes deſſeins étoient de l'obtenir pour femme,
Si les deſtins, en vous, qui captivez ſon cœur,
N'oppoſoient un obſtacle à cette juſte ardeur.

SGANARELLE.

Fort bien.

VALERE.

Que, quoi qu'on faſſe, il ne lui faut pas croire
Que jamais ſes appas ſortent de ma mémoire ;
Que, quelque arrêt des Cieux qu'il me faille ſubir,
Mon ſort eſt de l'aimer juſqu'au dernier ſoupir ;
Et que, ſi quelque choſe étouffe mes pourſuites,
C'eſt le juſte reſpect que j'ai pour vos mérites.

SGANARELLE.

C'eſt parler ſagement, & je vais de ce pas
Lui faire ce diſcours qui ne la choque pas ;
Mais, ſi vous me croyez, tâchez de faire en ſorte
Que de votre cerveau cette paſſion ſorte.
Adieu.

ERGASTE *à Valere.*

La dupe eſt bonne.

SCÈNE X.

SGANARELLE, *ſeul.*

IL me fait grand pitié
Ce pauvre malheureux tout rempli d'amitié ;
Mais c'eſt un mal pour lui de s'être mis en tête
De vouloir prendre un fort qui ſe voit ma conquête.

(*Sganarelle heurte à ſa porte.*)

SCÈNE XI.

SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE.

JAmais Amant n'a fait tant de trouble éclater
Au poulet renvoyé ſans le décacheter :
Il perd toute eſpérance enfin, & ſe retire ;
Mais il m'a tendrement conjuré de te dire :
Que du moins en t'aimant, il n'a jamais penſé
A rien dont ton honneur ait lieu d'être offenſé,
Et que, ne dépendant que du choix de ſon ame,
Tous ſes deſirs étoient de t'obtenir pour femme,
Si les deſtins, en moi qui captive ton cœur,
N'oppoſoient un obſtacle à cette juſte ardeur ;
Que, quoi qu'on puiſſe faire, il ne te faut pas croire
Que jamais tes appas ſortent de ſa mémoire ;
Que, quelque arrêt des Cieux qu'il lui faille ſubir,
Son ſort eſt de t'aimer juſqu'au dernier ſoupir ;
Et que, ſi quelque choſe étouffe ſa pourſuite,
C'eſt le juſte reſpect qu'il a pour mon mérite.
Ce ſont ſes propres mots ; & loin de le blâmer,
Je le trouve honnête homme, & le plains de t'aimer.

ISABELLE, *bas.*

Ses feux ne trompent point ma ſecrete croyance,
Et toujours ſes regards m'en ont dit l'innocence.

SGANARELLE.

Que dis-tu ?

ISABELLE.

Qu'il m'eſt dur que vous plaigniez ſi fort
Un homme que je hais à l'égal de la mort ;
Et que, ſi vous m'aimiez autant que vous le dites,
Vous ſentiriez l'affront que me font ſes pourſuites.

SGANARELLE.

Mais il ne ſavoit pas tes inclinations ;
Et, par l'honnêteté de ſes intentions,
Son amour ne mérite...

ISABELLE.

Eſt-ce les avoir bonnes,

Dites-moi, de vouloir enlever les perſonnes ?
Eſt-ce être homme d'honneur de former des deſſeins
Pour m'épouſer de force, en m'ôtant de vos mains ?
Comme ſi j'étois fille à ſupporter la vie
Après qu'on m'auroit fait une telle infamie.

SGANARELLE.

Comment ?

ISABELLE.

Oui, oui ? j'ai ſu que ce traître d'Amant
Parle de m'obtenir par un enlévement ;
Et j'ignore, pour moi, les pratiques ſecretes
Qui l'ont inſtruit ſitôt du deſſein que vous faites
De me donner la main dans huit jours au plus tard,
Puiſque ce n'eſt que d'hier que vous m'en fites part :
Mais il veut prévenir, dit-on, cette journée
Qui doit à votre ſort unir ma deſtinée.

SGANARELLE.

Voilà qui ne vaut rien.

ISABELLE.

Oh, que pardonnez-moi !
C'eſt un fort honnête homme, & qui ne ſent pour moi...

SGANARELLE.

Il a tort ; & ceci paſſe la raillerie.

ISABELLE.

Allez, votre douceur entretient ſa folie ;
S'il vous eût vu tantôt lui parler vertement,
Il craindroit vos tranſports & mon reſſentiment :
Car c'eſt encor depuis ſa Lettre mépriſée,
Qu'il a dit ce deſſein qui m'a ſcandaliſée ;
Et ſon amour conſerve, ainſi que je l'ai ſu,
La croyance qu'il eſt dans mon cœur bien reçu,
Que je fuis votre hymen, quoi que le monde en croie,
Et me verrois tirer de vos mains avec joie.

SGANARELLE.

Il eſt fou.

ISABELLE.

Devant vous il ſait ſe déguiſer ;
Et ſon intention eſt de vous amuſer.
Croyez par ces beaux mots que le traître vous joue.
Je ſuis bien malheureuſe, il faut que je l'avoue,

Qu'avecque tous mes ſoins pour vivre dans l'honneur,
Et rebuter les vœux d'un lâche ſuborneur,
Il faille être expoſée aux facheuſes ſurpriſes
De voir faire ſur moi d'infames entrepriſes.

SGANARELLE.

Va, ne redoute rien.

ISABELLE.

Pour moi, je vous le dis;
Si vous n'éclatez fort contre un trait ſi hardi,
Et ne trouvez bientôt moyen de me défaire
Des perſécutions d'un pareil téméraire,
J'abandonnerai tout, & renonce à l'ennui
De ſouffrir les affronts que je reçois de lui.

SGANARELLE.

Ne t'afflige point tant; va, ma petite femme,
Je m'en vais le trouver & lui chanter ſa gamme.

ISABELLE.

Dites-lui bien au moins qu'il le nieroit en vain,
Que c'eſt de bonne part qu'on m'a dit ſon deſſein;
Et qu'après cet avis, quoi qu'il puiſſe entreprendre,
J'oſe le défier de me pouvoir ſurprendre:
Enfin, que ſans plus perdre & ſoupirs & moments,
Il doit ſavoir pour vous quels ſont mes ſentiments,
Et que, ſi d'un malheur il ne veut être cauſe,
Il ne ſe faſſe pas deux fois dire une choſe.

SGANARELLE.

Je dirai ce qu'il faut.

ISABELLE.

Mais tout cela d'un ton
Qui marque que mon cœur lui parle tout de bon.

SGANARELLE.

Va, je n'oublierai rien, je t'en donne aſſurance.

ISABELLE.

J'attends votre retour avec impatience;
Hâtez-le, s'il vous plaît, de tout votre pouvoir.
Je languis quand je ſuis un moment ſans vous voir.

SGANARELLE.

Va, pouponne, mon cœur, je reviens tout-à-l'heure.

SCÈNE XII.

SGANARELLE, *ſeul.*

Eſt-il une perſonne & plus ſage & meilleure !
Ah, que je ſuis heureux, & que j'ai de plaiſir
De trouver une femme au gré de mon deſir !
Oui, voilà comme il faut que les femmes ſoient faites ;
Et non, comme j'en ſais, de ces franches coquettes,
Qui s'en laiſſent conter, & font dans tout Paris,
Montrer au bout du doigt leurs honnêtes maris.
(*Il frappe à la porte de Valere.*)
Holà, notre galant aux belles entrepriſes.

SCÈNE XIII.

VALERE, SGANARELLE, ERGASTE.

VALERE.

Monſieur, qui vous ramene en ce lieu ?

SGANARELLE.

Vos ſottiſes.

VALERE.

Comment ?

SGANARELLE.

Vous ſavez bien de quoi je veux parler.
Je vous croyois plus ſage, à ne vous rien céler.
Vous venez m'amuſer de vos belles paroles,
Et conſervez ſous-main des eſpérances folles.
Voyez-vous, j'ai voulu doucement vous traiter ;
Mais vous m'obligerez à la fin d'éclater.
N'avez-vous point de honte, étant ce que vous êtes,
De faire en votre eſprit les projets que vous faites
De prétendre enlever une fille d'honneur,
Et troubler un hymen qui fait tout ſon bonheur ?

VALERE.

Qui vous a dit, Monſieur, cette étrange nouvelle ?

SGANARELLE.

Ne diſſimulons point, je la tiens d'Iſabelle,
Qui vous mande par moi, pour la derniere fois,
Qu'elle vous a fait voir aſſez quel eſt ſon choix;
Que ſon cœur, tout à moi, d'un tel projet s'offenſe;
Qu'elle mourroit plutôt qu'en ſouffrir l'inſolence;
Et que vous cauſerez de terribles éclats,
Si vous ne mettez fin à tout cet embarras.

VALERE.

S'il eſt vrai qu'elle ait dit ce que je viens d'entendre;
J'avouerai que mes feux n'ont plus rien à prétendre;
Par ces mots aſſez clairs je vois tout terminé,
Et je dois révérer l'arrêt qu'elle a donné.

SGANARELLE.

Si vous en doutez donc, & prenez pour des feintes
Tout ce que de ſa part je vous ai fait de plaintes,
Voulez-vous qu'elle-même elle explique ſon cœur?
J'y conſens volontiers pour vous tirer d'erreur.
Suivez-moi : vous verrez s'il eſt rien que j'avance,
Et ſi ſon jeune cœur entre nous deux balance.

(Il va frapper à ſa porte.)

SCÈNE XIV.

ISABELLE, SGANARELLE, VALERE, ERGASTE.

ISABELLE.

QUoi, vous me l'amenez : quel eſt votre deſſein?
Prenez-vous, contre moi, ſes intérêts en main?
Et voulez-vous, charmé de ſes rares mérites,
M'obliger à l'aimer, & ſouffrir ſes viſites?

SGANARELLE.

Non, ma mie, & ton cœur pour cela m'eſt trop cher:
Mais il prend mes avis pour des contes en l'air,
Croit que c'eſt moi qui parle, & te fais, par adreſſe,
Pleine pour lui de haine, & pour moi de tendreſſe;
Et par toi-même enfin j'ai voulu, ſans retour,

Le tirer d'une erreur qui nourrit ſon amour.

ISABELLE *à Valere.*

Quoi, mon ame à vos yeux ne ſe montre pas toute,
Et de mes vœux encor vous pouvez être en doute ?

VALERE.

Oui, tout ce que Monſieur de votre part m'a dit,
Madame, a bien pouvoir de ſurprendre un eſprit:
J'ai douté, je l'avoue; & cet arrêt ſuprême
Qui decide du ſort de mon amour extrême,
Doit m'être aſſez touchant, pour ne pas s'offenſer
Que mon cœur par deux fois le faſſe prononcer.

ISABELLE.

Non, non, un tel arrêt ne doit pas vous ſurprendre;
Ce ſont mes ſentiments qu'il vous a fait entendre,
Et je les tiens fondés ſur aſſez d'équité,
Pour en faire éclater toute la vérité.
Oui, je veux bien qu'on ſache, & j'en dois être crue,
Que le ſort offre ici deux objets à ma vue,
Qui, m'inſpirant pour eux différents ſentiments,
De mon cœur agité ſont tous les mouvements.
L'un, par un juſte choix ou l'honneur m'intéreſſe,
A toute mon eſtime & toute ma tendreſſe;
Et l'autre, pour le prix de ſon affection,
A toute ma colere & mon averſion.
La préſence de l'un m'eſt agréable & chere,
J'en reçois dans mon ame une allégreſſe entiere;
Et l'autre, par ſa vue, inſpire dans mon cœur
De ſecrets mouvements & de haine & d'horreur.
Me voir femme de l'un, eſt toute mon envie;
Et plutôt qu'être à l'autre, on m'ôteroit la vie.
Mais c'eſt aſſez montrer mes juſtes ſentiments,
Et trop long-temps languir dans ces rudes tourments;
Il faut que ce que j'aime, uſant de diligence,
Faſſe à ce que je hais perdre toute eſpérance,
Et qu'un heureux hymen affranchiſſe mon ſort
D'un ſupplice pour moi plus affreux que la mort.

SGANARELLE.

Oui: mignonne, je ſonge à remplir ton attente.

ISABELLE.

C'eſt l'unique moyen de me rendre contente.

SGANARELLE.

Tu le ſeras dans peu.

ISABELLE.

Je ſais qu'il eſt honteux
Aux filles d'expliquer ſi librement leurs vœux.

SGANARELLE.

Point, point.

ISABELLE.

Mais en l'état où ſont mes deſtinées,
De telles libertés doivent m'être données;
Et je puis, ſans rougir, faire un aveu ſi doux
A celui que dejà je regarde en époux.

SGANARELLE.

Oui, ma pauvre fanfan, pouponne de mon ame.

ISABELLE.

Qu'il ſonge donc, de grace, à me prouver ſa flamme.

SGANARELLE.

Oui, tiens, baiſe ma main.

ISABELLE.

Que ſans plus de ſoupirs
Il conclue un hymen qui fait tous mes deſirs,
Et reçoive en ce lieu la foi que je lui donne
De n'écouter jamais les vœux d'autre perſonne.

(*Elle fait ſemblant d'embraſſer Sganarelle, & donne ſa main à baiſer à Valere.*)

SGANARELLE.

Hai, hai, mon petit nez, pauvre petit bouchon,
Tu ne languiras pas long-temps, je t'en répond,
Va, chut.

(*à Valere.*)

Vous le voyez, je ne lui fais pas dire,
Ce n'eſt qu'après moi ſeul que ſon ame reſpire.

VALERE.

Hé bien, Madame, hé bien, c'eſt s'expliquer aſſez;
Je vois par ce diſcours de quoi vous me preſſez,
Et je ſaurai dans peu vous ôter la préſence
De celui qui vous fait ſi grande violence.

ISABELLE.

Vous ne me ſauriez faire un plus charmant plaiſir :
Car enfin cette vue eſt fâcheuſe à ſouffrir,
Elle m'eſt odieuſe, & l'horreur eſt ſi forte....

SGANARELLE.

Hé, hé ?

ISABELLE.

Vous offenſé-je en parlant de la ſorte ?
Fais-je....

SGANARELLE.

Mon Dieu, nenni, je ne dis pas cela ;
Mais je plains, ſans mentir, l'état où te voilà,
Et c'eſt trop hautement que ta haine ſe montre.

ISABELLE.

Je n'en puis trop montrer en pareille rencontre.

VALERE.

Oui, vous ſerez contente, & dans trois jours vos yeux
Ne verront plus l'objet qui vous eſt odieux.

ISABELLE.

A la bonne heure. Adieu.

SGANARELLE *à Valere.*

Je plains votre infortune ;
Mais...

VALERE.

Non, vous n'entendrez de mon cœur plainte aucune ;
Madame, aſſurément rend juſtice à tous deux,
Et je vais travailler à contenter ſes vœux.
Adieu.

SGANARELLE.

Pauvre garçon, ſa douleur eſt extrême ;
Venez, embraſſez-moi, c'eſt une autre elle-même !

(*Il embraſſe Valere.*)

SCÈNE XV.

ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

JE le tiens fort à plaindre.

ISABELLE.

Allez, il ne l'eſt point.

SGANARELLE.

Au reſte, ton amour me touche au dernier point,
Mignonnette, & je veux qu'il ait ſa récompenſe.
C'eſt trop que de huit jours pour ton impatience;
Dès demain je t'épouſe, & n'y veux appeller....

ISABELLE.

Dès demain?

SGANARELLE.

Par pudeur tu feins d'y reculer;
Mais je ſais bien la joie où ce diſcours te jette,
Et tu voudrois déjà que la choſe fût faite.

ISABELLE.

Mais....

SGANARELLE.

Pour ce mariage allons tout préparer.

ISABELLE *à part.*

O Ciel, inſpirez-moi ce qui peut le parer.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE PREMIERE.

ISABELLE, *ſeule.*

OUI le trépas cent fois me ſemble moins à craindre
Que cet hymen fatal où l'on veut me contraindre ;
Et tout ce que je fais pour en fuir les rigueurs,
Doit trouver quelque grace auprès de mes cenſeurs ;
Le tems preſſe, il fait nuit, allons ſans crainte aucune,
A la foi d'un amant commettre ma fortune.

SCÈNE II.

SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE *parlant à ceux qui ſont dans ſa maiſon.*

JE reviens, & l'on va pour demain de ma part...

ISABELLE.

O Ciel !

SGANARELLE.

C'eſt toi, mignonne, Où vas-tu donc ſi tard.
Tu diſois qu'en ta chambre, étant un peu laſſée,
Tu t'allois renfermer, lorſque je t'ai laiſſée ;
Et tu m'avois prié même, que mon retour
T'y ſouffrît en repos juſques à demain jour.

ISABELLE.

Il eſt vrai, mais...

SGANARELLE.

Hé, quoi,

ISABELLE.

Vous me voyez confuſe.

Et je ne ſais comment vous en dire l'excuſe.

SGANARELLE.

Quoi donc, que pourroit-ce être ?

ISABELLE.

Un ſecret ſurprenant.
C'eſt ma ſœur qui m'oblige à ſortir maintenant ;
Et, qui, pour un deſſein dont je l'ai fort blâmée,
M'a demandé ma chambre où je l'ai renfermée.

SGANARELLE.

Comment ?

ISABELLE.

L'eût-on pu coire, elle aime cet Amant
Que nous avons banni.

SGANARELLE.

Valere ?

ISABELLE.

Éperduement.
C'eſt un tranſport ſi grand, qu'il n'en eſt point de même ;
Et vous pouvez juger de ſa puiſſance extrême,
Puiſque ſeule, à cette heure, elle eſt venue ici
Me découvrir, à moi ſon amoureux ſouci,
Me dire abſolument qu'elle perdra la vie
Si ſon ame n'obtient l'effet de ſon envie ;
Que depuis plus d'un an d'aſſez vives ardeurs
Dans un ſecret commerce entretenoient leurs cœurs,
Et que même ils s'étoient, leur flamme étant nouvelle,
Donné de s'épouſer une foi mutuelle.

SGANARELLE.

La vilaine !

ISABELLE.

Qu'ayant appris le déſeſpoir
Où j'ai précipité celui qu'elle aime à voir,
Elle vient me prier de ſouffrir que ſa flamme
Puiſſe rompre un départ qui lui perceroit l'ame,
Entretenir ce ſoir cet amant ſous mon nom
Par la petite rue où ma chambre répond,
Lui peindre, d'une voix qui contrefait la mienne,
Quelques doux ſentimens dont l'appât le retienne,
Et ménager enfin pour elle, adroitement,
Ce que pour moi l'on ſait qu'il a d'attachement.

SGANARELLE.

Et tu trouves cela....

ISABELLE.

Moi ? J'en ſuis courroucée.
Quoi, ma ſœur, ai-je dit, êtes-vous inſenſée ?
Ne rougiſſez-vous point d'avoir pris tant d'amour
Pour ces ſortes de gens qui changent chaque jour ?
D'oublier votre ſexe, & tromper l'eſpérance
D'un homme dont le ciel vous donnoit l'alliance ?

SGANARELLE.

Il le mérite bien, & j'en ſuis fort ravi.

ISABELLE.

Enfin ; de cent raiſons mon dépit s'eſt ſervi
Pour lui bien reprocher des baſſeſſes ſi grandes ;
Et pouvoir cette nuit rejetter ſes demandes :
Mais elle m'a fait voir de ſi preſſans deſirs,
A tant verſé de pleurs, tant pouſſé de ſoupirs,
Tant dit qu'au déſeſpoir je porterois ſon ame
Si je lui refuſois ce qu'exige ſa flamme,
Qu'à céder malgré moi, mon cœur s'eſt vu réduit ;
Et, pour juſtifier cette intrigue de nuit
Où me faiſoit du ſang relâcher la tendreſſe ;
J'allois faire avec moi venir coucher Lucrece,
Dont vous me vantez tant les vertus chaque jour ;
Mais vous m'avez ſurpriſe avec ce prompt retour.

SGANARELLE.

Non, non, je ne veux point chez moi tout ce myſtere.
J'y pourrois conſentir à l'égard de mon frere,
Mais on peut être vu de quelqu'un de dehors,
Et celle que je dois honorer de mon corps,
Non ſeulement doit être & pudique & bien née ;
Il ne faut pas que même elle ſoit ſoupçonnée.
Allons chaſſer l'infâme, & de ſa paſſion...

ISABELLE.

Ah, vous lui donneriez trop de confuſion,
Et c'eſt avec raiſon qu'elle pourroit ſe plaindre
Du peu de retenue où j'ai ſu me contraindre ;
Puiſque de ſon deſſein je dois me départir,
Attendez que du moins je la faſſe ſortir.

SGANARELLE.

Hé bien, fais.

ISABELLE.

Mais ſur-tout cachez-vous, je vous prie;
Et, ſans lui dire rien, daignez voir ſa ſortie.

SGANARELLE.

Oui, pour l'amour de toi, je retiens mes tranſports;
Mais, dès le même inſtant qu'elle ſera dehors,
Je veux, ſans différer, aller trouver mon frere:
J'aurai joie à courir lui dire cette affaire.

ISABELLE.

Je vous conjure donc de ne me point nommer.
Bon ſoir; car tout d'un tems je vais me renfermer.

SGANARELLE.

(*ſeul.*)

Juſqu'à demain ma mie. En quelle impatience
Suis-je de voir mon frere, & lui conter ſa chance!
Il en tient le bonhomme avec tout ſon phébus,
Et je n'en voudrois pas tenir cent bons écus.

ISABELLE, *dans ſa maiſon.*

Oui, de vos déplaiſirs l'atteinte m'eſt ſenſible;
Mais ce que vous voulez, ma ſœur, m'eſt impoſſible;
Mon honneur qui m'eſt cher y court trop de hazard;
Adieu. Retirez-vous avant qu'il ſoit plus tard.

SGANARELLE.

La voilà qui, je crois, peſte de belle ſorte:
De peur qu'elle revînt, fermons à clef la porte.

ISABELLE, *en entrant.*

O ciel, dans mes deſſeins ne m'abandonnez pas!

SGANARELLE, *à part.*

Où pourra-t-elle aller? Suivons un peu ſes pas.

ISABELLE, *à part.*

Dans mon trouble du moins la nuit me favoriſe.

SGANARELLE, *à part.*

Au logis du galant; quelle eſt ſon entrepriſe?

SCÈNE III.

VALERE, ISABELLE, SGANARELLE.

VALERE, *ſortant bruſquement.*

OUi, oui, je veux tenter quelque effort, cette nuit,
Pour parler.... Qui va là ?

ISABELLE, *à Valere.*

Ne faites point de bruit.
Valere, on vous prévient, & je ſuis Iſabelle.

SGANARELLE.

Vous en avez menti, chienne, ce n'eſt pas elle.
De l'honneur que tu fuis, elle ſuit trop les loix,
Et tu prends fauſſement & ſon nom & ſa voix.

ISABELLE, *à Valere.*

Mais à moins de vous voir par un ſaint hyménée....

VALERE.

Oui, c'eſt l'unique but où tend ma deſtinée ;
Et je vous donne ici ma foi, que dès demain
Je vais, où vous voudrez, recevoir votre main.

SGANARELLE, *à part.*

Pauvre ſot qui s'abuſe !

VALERE.

Entrez en aſſurance :
De votre argus dupé je brave la puiſſance ;
Et devant qu'il vous pût ôter à mon ardeur,
Mon bras de mille coups lui perceroit le cœur.

SCÈNE IV.

SGANARELLE, *ſeul.*

AH, je te promets bien que je n'ai pas envie
De te l'ôter, l'infame à tes feux aſſervie ;
Que du don de ta foi je ne ſuis point jaloux,

Et que, ſi j'en ſuis cru tu ſeras ſon époux.
Oui, faiſons-le ſurprendre avec cette effrontée:
La mémoire du pere à bon droit reſpectée,
Joint au grand intérêt que je prends à la ſœur,
Veut que du moins l'on tâche à lui rendre l'honneur.
Holà.

(*Il frappe à la porte d'un Commiſſaire.*)

SCÈNE V.

SGANARELLE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, UN LAQUAIS *avec un flambeau.*

LE COMMISSAIRE.

QU'eſt-ce?

SGANARELLE.

Salut. Monſieur le Commiſſaire;
Votre préſence en robe eſt ici néceſſaire:
Suivez-moi, s'il vous plaît, avec votre clarté.

LE COMMISSAIRE.

Nous ſortions....

SGANARELLE.

Il s'agit d'un fait aſſez hâté.

LE COMMISSAIRE.

Quoi?

SGANARELLE.

D'aller là-dedans, & d'y ſurprendre enſemble
Deux perſonnes qu'il faut qu'un bon hymen aſſemble:
C'eſt une fille à nous, que, ſous un don de foi,
Un Valere a ſéduite, & fait entrer chez ſoi;
Elle ſort de famille & noble & vertueuſe,
Mais....

LE COMMISSAIRE.

Si c'eſt pour cela, la rencontre eſt heureuſe,
Puiſqu'ici nous avons un Notaire.

SGANARELLE.

Monſieur?

LE NOTAIRE.

Oui, Notaire Royal.

LE COMMISSAIRE.

De plus, homme d'honneur.

SGANARELLE.

Cela s'en va ſans dire. Entrez dans cette porte;
Et ſans bruit ayez l'œil que perſonne n'en ſorte:
Vous ſerez pleinement contentés de vos ſoins:
Mais ne vous laiſſez pas graiſſer la patte au moins.

LE COMMISSAIRE.

Comment? Vous croyez donc qu'un homme de Juſtice...

SGANARELLE.

Ce que j'en dis n'eſt pas pour taxer votre office.
Je vais faire venir mon frere promptement;
Faites que le flambeau m'éclaire ſeulement.
(*à part.*)
Je vais le réjouir cet homme ſans colere.
Holà.

(*Il frappe à la porte d'Ariſte.*)

SCÈNE VI.

ARISTE, SGANARELLE.

ARISTE.

QUi frappe? Ah, ah, que voulez-vous, mon frere?

SGANARELLE.

Venez, beau Directeur, ſuranné Damoiſeau,
On veut vous faire voir quelque choſe de beau.

ARISTE.

Comment?

SGANARELLE.

Je vous apporte une bonne nouvelle.

ARISTE.

Quoi!

SGANARELLE.

Votre Léonor, où, je vous prie, eſt-elle?

ARISTE.

Pourquoi cette demande ? Elle eſt, comme je croi,
Au bal chez ſon Amie.

SGANARELLE.

Hé, oui, oui, ſuivez-moi,
Vous verrez à quel bal la Donzelle eſt allée.

ARISTE.

Que voulez-vous conter ?

SGANARELLE.

Vous l'avez bien ſtylée.
Il n'eſt pas bon de vivre en ſévere cenſeur,
On gagne les eſprits par beaucoup de douceur ;
Et les ſoins défiants, les verroux & les grilles,
Ne font pas la vertu des femmes ni des filles :
Nous les portons au mal par tant d'auſtérité,
Et leur ſexe demande un peu de liberté.
Vraiment elle en a pris tout ſon ſaoul, la ruſée,
Et la vertu chez elle eſt fort humaniſée.

ARISTE.

Où veut donc aboutir un pareil entretien ?

SGANARELLE.

Allez, mon frere aîné, cela vous ſied fort bien ;
Et je ne voudrois pas, pour vingt bonnes piſtoles,
Que vous n'euſſiez ce fruit de vos maximes folles :
On voit ce qu'en deux ſœurs nos leçons ont produit ;
L'une fuit les galants, & l'autre les pourſuit.

ARISTE.

Si vous ne me rendez cette énigme plus claire....

SGANARELLE.

L'énigme eſt que ſon bal eſt chez Monſieur Valere,
Que de nuit je l'ai vue y conduire ſes pas,
Et qu'à l'heure préſente elle eſt entre ſes bras.

ARISTE.

Qui ?

SGANARELLE.

Léonor.

ARISTE.

Ceſſons de railler, je vous prie.

SGANARELLE.

Je raille ! Il eſt fort bon avec ſa raillerie.
Pauvre eſprit ! Je vous dis, & vous redis encor
Que Valere chez lui tient votre Léonor,
Et qu'ils s'étoient promis une foi mutuelle ;
Avant qu'il eût ſongé de pourſuivre Iſabelle.

ARISTE.

Ce diſcours d'apparence eſt ſi fort dépourvu . . .

SGANARELLE.

Il ne le croira pas encore en l'ayant vu :
J'enrage par ma foi, l'âge ne ſert de guere
Quand on n'a pas cela.

(*Il met le doigt ſur ſon front.*)

ARISTE.

Quoi ! voulez-vous, mon frere . . .

SGANARELLE.

Mon Dieu, je ne veux rien. Suivez-moi ſeulement ;
Votre eſprit tout-à-l'heure aura contentement ;
Vous verrez ſi j'impoſe, & ſi leur foi donnée
N'avoit pas joint leurs cœurs depuis plus d'une année.

ARISTE.

L'apparence qu'ainſi, ſans m'en faire avertir,
A cet engagement elle eût pu conſentir !
Moi, qui dans toute choſe ai, depuis ſon enfance,
Montré toujours pour elle entiere complaiſance ;
Et qui cent fois ai fait des proteſtations
De ne jamais gêner ſes inclinations.

SGANARELLE.

Enfin vos propres yeux jugeront de l'affaire.
J'ai fait venir déjà Commiſſaire & Notaire ;
Nous avons intérêt que l'hymen prétendu
Répare ſur le champ l'honneur qu'elle a perdu :
Car je ne penſe pas que vous ſoyez ſi lâche
De vouloir l'épouſer avecque cette tache ;
Si vous n'avez encore quelques raiſonnemens
Pour vous mettre au-deſſus de tous le bernemens.

ARISTE.

Moi ? Je n'aurai jamais cette foibleſſe extrême
De vouloir poſſéder un cœur malgré lui-même.

Mais je ne ſaurois croire enfin...

SGANARELLE.

Que de diſcours !
Allons, ce procès-là continueroit toujours.

SCÈNE VII.

UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, SGANARELLE, ARISTE.

LE COMMISSAIRE.

IL ne faut mettre ici nulle force en uſage,
Meſſieurs; & ſi vos vœux ne vont qu'au mariage;
Vos tranſports en ce lieu ſe peuvent appaiſer.
Tous deux également tendent à s'épouſer;
Et Valere déjà, ſur ce qui vous regarde,
A ſigné que pour femme il tient celle qu'il garde.

ARISTE.

La fille....

LE COMMISSAIRE.

Eſt renfermée, & ne veut point ſortir
Que vos deſirs aux leurs ne veuillent conſentir.

SCÈNE VIII.

VALERE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, SGANARELLE, ARISTE.

VALERE, *à la fenêtre de ſa maiſon.*

NOn, Meſſieurs, & perſonne ici n'aura l'entrée
Que cette volonté ne m'ait été montrée.
Vous ſavez qui je ſuis, & j'ai fait mon devoir
En vous ſignant l'aveu qu'on peut vous faire voir.
Si c'eſt votre deſſein d'approuver l'alliance,
Votre main peut auſſi m'en ſigner l'aſſurance;

Sinon, faites état de m'arracher le jour
Plutôt que de m'ôter l'objet de mon amour.

SGANARELLE.

Non, nous ne ſongeons pas à vous ſéparer d'elle.
(*bas, à part.*)
Il ne s'eſt point encore détrompé d'Iſabelle :
Profitons de l'erreur.

ARISTE, *à Valere.*

Mais, eſt-ce Léonor ?

SGANARELLE, *à Ariſte.*

Taiſez-vous.

ARISTE.

Mais....

SGANARELLE.

Paix donc.

ARISTE.

Je veux ſavoir....

SGANARELLE.

Encor ?
Vous tairez-vous, vous dis-je ?

VALERE.

Enfin, quoi qu'il avienne,
Iſabelle a ma foi, j'ai de même la ſienne,
Et ne ſuis point un choix, à tout examiner,
Que vous ſoyez reçus à faire condamner.

ARISTE, *à Sganarelle.*

Ce qu'il dit là n'eſt pas...

SGANARELLE.

Taiſez-vous, & pour cauſe ;
(*à Valere.*)
Vous ſaurez le ſecret. Oui, ſans dire autre choſe,
Nous conſentons tous deux que vous ſoyez l'époux
De celle qu'à préſent on trouvera chez vous.

LE COMMISSAIRE.

C'eſt dans ces termes-là que la choſe eſt conçue ;

Et le nom eſt en blanc pour ne l'avoir point vue.
Signez. La fille, après, vous mettra tous d'accord.

VALERE.

J'y conſens de la ſorte.

SGANARELLE.

Et moi, je le veux fort.
(*à part.*) (*haut.*)
Nous rirons bien tantôt. Là, ſignez donc, mon frere:
L'honneur vous appartient.

ARISTE.

Mais quoi, tout ce myſtere....

SGANARELLE.

Diantre que de façons! Signez, pauvre butor.

ARISTE.

Il parle d'Iſabelle, & vous de Léonor.

SGANARELLE.

N'êtes-vous pas d'accord, mon frere, ſi c'eſt elle;
De les laiſſer tous deux à leur foi mutuelle?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Signez donc; j'en fais de même auſſi.

ARISTE.

Soit. Je n'y comprens rien.

SGANARELLE.

Vous ſerez éclairci.

LE COMMISSAIRE.

Nous allons revenir.

SGANARELLE, *à Ariſte.*

Or çà, je vais vous dire
La fin de cette intrigue.

(*Ils ſe retirent dans le fond du Théâtre.*)

SCÈNE IX.

LÉONOR, SGANARELLE, ARISTE, LISETTE.

LÉONOR.

O L'étrange martyre !
Que tous ces jeunes fous me paroiſſent fâcheux !
Je me ſuis dérobée au Bal, pour l'amour d'eux.

LISETTE.

Chacun d'eux près de vous veut ſe rendre agréable.

LÉONOR.

Et moi, je n'ai rien vu de plus inſupportable ;
Et je préférerois le plus ſimple entretien
A tous les contes bleus de ces diſeurs de rien :
Ils croyent que tout cede à leur perruque blonde,
Et penſent avoir dit le meilleur mot du monde,
Lorſqu'ils viennent, d'un ton de mauvais goguenard,
Vous railler ſottement ſur l'amour d'un vieillard ;
Et moi, d'un tel vieillard je priſe plus le zele,
Que tous les beaux tranſports d'une jeune cervelle ;
Mais n'apperçois-je pas....

SGANARELLE, *à Ariſte.*

Oui, l'affaire eſt ainſi.

(*Appercevant Léonor.*)

Ah, je la vois paroître, & ſa Suivante auſſi.

ARISTE.

Léonor, ſans courroux, j'ai ſujet de me plaindre.
Vous ſavez ſi jamais j'ai voulu vous contraindre,
Et ſi, plus de cent fois, je n'ai pas proteſté
De laiſſer à vos vœux leur pleine liberté :
Cependant votre cœur, mépriſant mon ſuffrage,
De foi comme d'amour à mon inſu s'engage.
Je ne me repens pas de mon doux traitement ;
Mais votre procédé me touche aſſurément,

Et c'eſt une action que n'a pas méritée
Cette tendre amitié que je vous ai portée.

LÉONOR.

Je ne ſais pas ſur quoi vous tenez ce diſcours;
Mais croyez que je ſuis la même que toujours,
Que rien ne peut pour vous altérer mon eſtime,
Que toute autre amitié me paroîtroit un crime,
Et que, ſi vous voulez ſatisfaire mes vœux,
Un ſaint nœud dès demain, nous unira tous deux.

ARISTE.

Deſſus quel fondement venez-vous donc, mon frere ....

SGANARELLE.

Quoi, vous ne ſortez pas du logis de Valere?
Vous n'avez point conté vos amours aujourd'hui,
Et vous ne brûlez pas depuis un an pour lui?

LÉONOR.

Qui vous a fait de moi de ſi belles peintures,
Et prend ſoin de forger de telles impoſtures?

SCÈNE DERNIERE.

ISABELLE, VALERE, LÉONOR, ARISTE, SGANARELLE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, LISETTE, ERGASTE.

ISABELLE.

MA ſœur, je vous demande un généreux pardon;
Si de mes libertés j'ai taché votre nom.
Le preſſant embarras d'une ſurpriſe extrême
M'a tantôt inſpiré ce honteux ſtratagême.
Votre exemple condamne un tel emportement;
Mais le ſort nous traita tous deux diverſement.
(*à Sganarelle.*)
Pour vous, je ne veux point, Monſieur, vous faire excuſe;

Je vous ſers beaucoup plus que je ne vous abuſe:
Le ciel, pour être joints, ne nous fit pas tous deux;
Je me ſuis reconnue indigne de vos feux;
Et j'ai bien mieux aimé me voir aux mains d'un autre,
Que ne pas mériter un cœur comme le vôtre.

VALERE, *à Sganarelle.*

Pour moi, je mets ma gloire & mon bien ſouverain
A la pouvoir, Monſieur, tenir de votre main.

ARISTE.

Mon frere, doucement il faut boire la choſe:
D'une telle action vos procédés ſont cauſe;
Et je vois votre ſort malheureux à ce point,
Que, vous ſachant dupé, l'on ne vous plaindra point.

LISETTE.

Par ma foi, je lui ſais bon gré de cette affaire;
Et ce prix de ſes ſoins eſt un trait exemplaire.

LÉONOR.

Je ne ſais ſi ce trait ſe doit faire eſtimer,
Mais je ſais bien qu'au moins je ne le puis blâmer.

ERGASTE.

Au ſort d'être cocu ſon aſcendant l'expoſe;
Et, ne l'être qu'en herbe, eſt pour lui douce choſe.

SGANARELLE, *ſortant de l'accablement dans lequel il étoit plongé.*

Non, je ne puis ſortir de mon étonnement.
Cette ruſe d'enfer confond mon jugement,
Et je ne penſe pas que Satan en perſonne
Puiſſe être ſi méchant qu'une telle friponne.
J'aurois pour elle au feu mis la main que voilà;
Malheureux qui ſe fie à femme après cela:
La meilleure eſt toujours en malice féconde,
C'eſt un ſexe engendré pour damner tout le monde.
Je renonce à jamais à ce ſexe trompeur,
Et je le donne tout au diable, de bon cœur.

ERGASTE.

Bon.

ARISTE.

Allons tous chez moi. Venez, Seigneur Valere;

Nous tâcherons demain d'appaiſer ſa colere.

LISETTE, *au Parterre.*

Vous, ſi vous connoiſſez des maris loup-garoux,
Envoyez-les au moins à l'école chez nous.

Fin du troiſième & dernier Acte.